

Avant-propos

« L'inter-culturel », voilà bien un concept à la mode ! De la cuisine, en passant par les voyages et les rencontres, l'adjectif « *interculturel* » qualifie différents types de démarches. Par la présente analyse, Laila Amahjour et Véronique Herman ne prétendent pas circonscrire le terme. Elles cherchent, plus modestement, à rendre compte d'un parcours de formation proposé conjointement par le Centre de Formation Cardijn (Cefoc) et l'asbl Sagesse au quotidien (SQ) entre novembre 2011 et juin 2013.

À partir du désir de personnes d'horizons divers de découvrir « l'autre », un partenariat, un cheminement et une méthode ont été mis en place par ces deux formatrices, elles-mêmes d'horizons culturels et philosophiques différents. De la convention qui lie les deux asbl concernées, en passant par les outils et démarches et jusqu'au présent texte, tout est co-construit dans ce projet. Un tel processus, qui cherche à intégrer la complexité et fait montre d'une certaine lenteur, serait-il indicateur d'une manière de vivre « l'inter-culturel » ?

Un premier volet du texte s'est attaché à décrire concrètement la genèse d'un partenariat et ses enjeux¹.

Le deuxième volet, qui fait l'objet du présent texte, décrit le processus de formation tel qu'il a été mis en place et vécu par un groupe d'une quinzaine de personnes à Bruxelles. Chemin faisant, des éléments de prise de recul et d'analyse sont mis en évidence.

Ce processus de formation n'aurait pas été possible sans une rencontre et une relation interpersonnelle : celles des deux formatrices. Un travail préalable et constant de reconnaissance mutuelle, d'ajustement de l'une à l'autre, de « frottement » même, d'explicitation et de créativité a soutenu et conditionné le travail du groupe. C'est cette relation que s'attache à présenter un troisième volet du texte.

L'ensemble des textes adoptent un style descriptif, qui permet de comprendre et de suivre concrètement la mise en place et le déroulement du projet de formation sur lequel s'appuie l'analyse. Cette manière d'approcher la question de l'interculturalité se veut ancrée dans une *expérience* de formation. L'analyse vise non seulement à expliciter un processus d'Éducation permanente et une certaine manière d'envisager le travail interculturel, mais aussi à pointer des balises qui apparaissent importantes en la matière et à suggérer des pistes d'action. Des encarts proposent, au fil du texte, des éléments de recul réflexif et d'analyse, qui pourraient faire l'objet de développement ultérieurs.

Mots-clés : *Co-construction – Complexité – Confiance – Interculturel – Temps*

¹ L. AMAHJOUR et V. HERMAN, *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle (I) La genèse d'un partenariat*, analyse 1, Namur, Cefoc, mars 2014.

Introduction

Avant d'aborder un premier thème de réflexion, un temps de mise en place du groupe de formation, de précision de son cadre de fonctionnement et de mise en confiance des participants a été nécessaire. C'est cette étape que relate la première partie de ce texte.

Le groupe a ensuite choisi d'aborder prioritairement le thème de la transmission, comme question de sens transversale, commune à tous les participants. La deuxième partie du texte rend compte de la manière dont cette thématique a pu être travaillée.

En fin de parcours, une évaluation a pu être réalisée, tant avec les participants qu'au niveau des formatrices entre elles : des effets, mais aussi des limites du parcours proposé ont pu être observés. La troisième partie de ce texte en donne un écho.

La mise en route d'un groupe de formation

Recrutement et constitution du groupe

Pour démarrer un groupe de formation qui s'étale sur deux années, l'expérience du Cefoc a montré qu'il vaut mieux rassembler un certain nombre de participants au départ. En effet, les abandons pour toutes sortes de raisons sont toujours possibles, et une dynamique d'interactions suffisante doit pouvoir être maintenue. Un travail de recrutement, mené en commun, a donc été nécessaire pour étayer le petit noyau de personnes qui avaient elles-mêmes formulé une demande². Une réunion d'information, à laquelle ont été conviées des personnes susceptibles de diffuser l'information, a été organisée. Des personnes musulmanes, qui font confiance à la coordinatrice de SQ, se présentent comme candidates. D'autres, qui connaissent le Cefoc et font confiance à la formatrice, se mobilisent également.

Au terme d'une période de recrutement, le groupe, constitué de seize participants, est intergénérationnel, mixte au niveau des genres, « multiconvictionnel » (musulmans, chrétiens et non-croyant en Dieu) et multiculturel (personnes originaires d'Afrique sub-saharienne, de Chine, d'Amérique du Nord, du Maghreb, du Pakistan, d'Angleterre et de Belgique). La diversité est au rendez-vous à tous les étages ! Le postulat de départ des formatrices est que cette diversité constitue une richesse potentielle pour les débats. Le groupe « *Regards croisés sur nos questions de sens* » est en piste pour quatorze matinées de rencontre.

Un recrutement mené en commun par un duo de formatrices mixte permet la constitution d'un groupe lui-même diversifié. La confiance que les participants potentiels ont en la personne des formatrices et dans le projet de leurs institutions respectives permet la mise en confiance vis-à-vis de la démarche proposée. **Ce n'est donc pas seulement un contenu de formation qui entraîne l'adhésion, mais aussi, et peut-être d'abord, une confiance transmise de proche en proche.**

La mise en place d'un espace démocratique

Pour assurer la continuité du processus de formation, il est demandé aux participants de s'engager pour l'ensemble des réunions. Des participations ponctuelles ne sont pas opportunes. Cependant, pour permettre à chacun de se rendre compte librement de la démarche proposée, les deux premières réunions sont dites « ouvertes » : chacun peut venir tester, poser des questions, rencontrer les personnes sans s'engager encore pour l'ensemble

² L. AMAHJOUR et V. HERMAN, *Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle. Volet 1 : Genèse d'un partenariat*, Namur, Cefoc, avril 2014

du parcours. Lors de ces premières rencontres, un temps important est consacré à poser le cadre de travail.

- Quelques règles indispensables au bon fonctionnement du groupe sont énoncées et acceptées : la confidentialité des échanges ; la nécessité de parler en « je » et non au nom de l'une ou l'autre tradition ; la suspension du jugement lorsqu'une personne s'exprime en « je » ; l'implication personnelle, sans être forcé à en dire plus que souhaité.
- Les deux asbl sont présentées, ainsi que le partenariat qui les lie pour ce projet de formation.
- Le calendrier, l'horaire et la participation financière sont précisés.
- La méthode est également exposée : le point de départ est l'expression d'éléments de la trajectoire de vie des participants et le croisement de ces expériences. Il s'agit ensuite d'identifier ensemble des « questions de sens » transversales et de croiser les regards des traditions de sens et de foi présentes autour de la table. L'apport d'éléments tirés des sciences humaines permet alors la prise de recul, l'analyse de questions plus précises pointées par le groupe. Un retour à l'expérience de vie vise enfin à percevoir en quoi ce parcours de « regards croisés » a modifié les représentations et peut soutenir les engagements des uns et des autres ainsi que la volonté de construire un meilleur vivre ensemble. Ancré dans l'expérience pour y revenir après un détour par divers « croisements » et analyses : c'est bien un processus d'Éducation permanente qui est proposé, pour lequel l'implication est requise. L'un ou l'autre participant, surpris sans doute par cette perspective qui requiert un engagement personnel et durable, déclineront la proposition dès la première rencontre.

Le groupe constitue un « microcosme démocratique » (expression empruntée à J. DE CHANGY, F. DASSETTO et B. MARÉCHAL, 2007) au sens où, moyennant le respect des personnes et des quelques règles encadrant le processus, les participants sont égaux et leur parole est prise en compte. Le cadre proposé n'est pourtant pas celui d'un « groupe de parole » libre. La démarche est balisée, les étapes sont annoncées. Quant aux contenus, ils sont **co-construits** : c'est l'apport de l'expérience des participants qui déterminera les thématiques abordées.

Lors de ces mêmes séances, à partir de supports ludiques, les participants tendent à mettre en avant ce qui les rapproche, les éléments communs, les valeurs partagées (le respect, la justice, l'engagement citoyen...). Par exemple, la proposition d'un exercice autour de l'origine et du sens des prénoms permet une première découverte, sans réel enjeu, de la diversité des parcours et des références.

Ce qui a trait à la religion est assez vite identifié comme terrain sensible, touchant à l'intime, avec lequel il convient « d'aller doucement ». Les personnes musulmanes en particulier expriment la difficulté de vivre « tranquillement comme musulman » aujourd'hui, dans un pays qui, même s'il est théoriquement ouvert, ne regarde pas positivement l'islam, ni d'ailleurs le « fait religieux » en général. Les regards portés par les uns et les autres sur la religion sont sensiblement différents : pour certains, la religion est appelée à être dépassée, car elle asservit l'homme et est essentiellement source de violences ; pour d'autres, elle est une dimension anthropologique, liée aux besoins de l'âme humaine.

Bien que la volonté de rencontre soit manifeste chez chacune et chacun, des craintes et des stéréotypes s'expriment également. Des vécus de difficultés, de stigmatisation sont bien présents. **Les zones sensibles, les tensions ne sont pas niées. Elles sont nommées et entendues.** Pour pouvoir être travaillées et analysées, du temps sera cependant nécessaire : une confiance devra s'établir, patiemment, entre les membres du groupe et avec les formatrices. **Le choix est fait de s'appuyer d'abord, non sur les éléments critiques, mais sur l'expérience humaine commune.** Le parcours s'ancrera dès lors dans un partage d'éléments de récit de vie.

Le travail autour de récits en « JE »

Après les réunions d'introduction, la première étape du parcours est centrée sur de petits récits en « je » : chacun est invité à identifier trois moments, périodes ou événements de son existence qui l'ont bousculé, qui ont touché aux valeurs, au sens qu'il donne à sa vie. Temps de rencontres interpersonnelles très fortes, de partages qui permettent de reconnaître l'universalité d'expériences de vie comme l'amour, le fait d'être parents, la maladie, la mort...

Le groupe se situe à ce moment dans le champ de l'universalité, du « même », où tous forment un « nous ». Se reconnaître comme semblables apparaît comme une étape nécessaire, comme un socle indispensable pour construire le vivre ensemble du groupe lui-même. Pendant l'analyse des récits émerge également l'évidence partagée que nous vivons dans une société commune. Celle-ci nécessite qu'on s'y engage pour la rendre plus humaine et plus habitable par tous.

Le choix méthodologique d'entamer le parcours par ce qui relie les personnes n'est pas innocent : **ce sont les questions de sens qui se posent aux personnes, questions potentiellement universelles, qui constituent la porte d'entrée**, avec le projet d'étudier ensuite comment les traditions ou choix philosophiques particuliers éclairent ou permettent de traverser ces questions. Une telle approche permet de **sortir d'entrée de jeu des identités figées en « eux » et « nous »**, tout en faisant place à l'expression et à l'exploration des particularités.

Le choix de deux thématiques

Les récits ont permis de faire émerger deux thématiques que les participants souhaitent approfondir : la transmission et la spiritualité entendue comme dimension anthropologique. Pour chacun des thèmes, le parcours proposé comporte quatre étapes : partage du vécu, regards croisés sur la question (islam, christianisme, autre tradition de sens et/ou de foi), élargissement grâce à un apport tiré des sciences humaines, retour vers des questions d'actualité ou des enjeux de société et vers le vécu³. Seul le parcours sur le thème de la transmission est relaté ci-après.

³ Voir ci-avant : « *La mise en place d'un espace démocratique* ».

Le thème de la transmission : un travail qui intègre la complexité

Le thème est formulé par le groupe de la manière suivante : « qu'on quitte une société pour une autre, ou à l'intérieur d'une société qui change vite, la question de la transmission aux générations qui suivent semble se poser de manière plus complexe et difficile aujourd'hui ». Trois questions sont proposées, à partir desquelles chacun est amené à s'exprimer personnellement : qu'ai-je reçu ? Qu'en ai-je fait ? Qu'est-ce que je souhaite transmettre à mon tour ?

Les échanges permettent rapidement de percevoir la complexité des choses.

- Premier élément de complexité : des écarts apparaissent, non entre musulmans et non-musulmans comme on aurait pu le penser, mais entre, d'une part, des « mondes d'évidence de la foi » (partagés davantage par certaines personnes chrétiennes d'origine belge plus âgées, les participants chrétiens originaires d'Afrique subsaharienne et les personnes musulmanes d'origines maghrébine et pakistanaise) et, d'autre part, des visions plus sécularisées de la transmission (portées par des personnes d'origine occidentales et/ou plus jeunes). Pour l'ensemble des participants, « transmettre des valeurs » est distingué de « transmettre la foi », y compris dans ses formes et ses contenus explicites.
- Deuxième élément : les individus, de générations différentes, sont insérés dans des groupes, des communautés, des lieux différents, ils sont immigrés ou ne le sont pas... ces situations impliquent des manières diversifiées de se référer aux traditions de sens et de foi. Le fait d'être migrant, par exemple, impliquerait-il un enjeu plus prégnant de transmettre des contenus explicites, « mis en danger » par la situation de minorité ?
- Troisième élément : les trajectoires individuelles sont elles-mêmes complexes. Chacun opère, à sa manière, un tri dans ce qu'il a reçu en héritage et construit sa propre manière de s'y référer.

La démarche telle qu'elle est proposée ici permet d'intégrer cette **complexité** de visions du monde, de références communautaires et de parcours individuels. En cela, elle va à l'encontre d'une tendance à simplifier, à cliver comme peuvent le faire certains discours populistes. Un tel mode de pensée et d'action semble correspondre davantage à la complexité de la réalité contemporaine. Comme l'écrivent Pourtois et Desmet, « *la pensée univoque n'est plus de mise à l'heure présente. La complexité est le seul mode de pensée qui puisse répondre aux turbulences de la société contemporaine.* » (L'éducation postmoderne, 1997, p.14)

Regards croisés des différentes traditions de sens et de foi

Le temps des « regards croisés » intègre des visites de lieux de culte : une mosquée et une église catholique du quartier. Ces visites représentent véritablement des plongées dans le « monde de l'autre », dans des espaces méconnus, voire perçus comme étranges.

La mosquée

Pour plusieurs membres du groupe, passer la porte de la mosquée est une expérience inédite. L'étonnement devant l'organisation de l'espace, la symbolique, le dépouillement du lieu... s'exprime. La dimension de curiosité domine. D'une part, les questions d'information sont nombreuses. D'autre part, la volonté d'expliquer, de faire comprendre est vive. Certains aspects de la pratique musulmane, explicités par les hôtes, déroutent voire choquent des

personnes plus familières de « l'univers chrétien » : la notion de pur et d'impur, la nécessité des ablutions, la place des femmes, le caractère très codifié de la prière et des gestes à poser... Cette découverte est un moment délicat pour certains.

Lors de la réunion suivante, la parole est donnée à chacun pour exprimer des étonnements, des découvertes, des chocs vécus. Des éléments sont relevés positivement, en particulier l'investissement important du comité de la mosquée pour accueillir le groupe, la vitalité et l'engagement de la communauté musulmane dans la pratique de sa foi et la place positive de la figure de Jésus dans l'islam, facteur de proximité. D'autres éléments posent davantage question aux non-musulmans : le caractère perçu comme rigide, codifié et très contraignant de la pratique de la prière sans qu'on en perçoive le sens profond ; la place des femmes dans l'espace de la mosquée, séparées des hommes.

L'église

Pour plusieurs personnes musulmanes, c'est également une première que de franchir le seuil d'une église. Ici aussi, le mobilier et l'organisation de l'espace sont questionnés, le contenu des rites explicité. Des éléments d'information sont apportés quant au caractère fortement sécularisé de la société belge et à la petite minorité de pratiquants chrétiens. Lors de l'échange qui suit la visite, deux éléments essentiels ressortent : l'étonnement de tous devant la diversité des points de vue et des manières de se référer à la tradition chrétienne ; la grande ouverture d'esprit des participants musulmans à la dimension spirituelle du christianisme.

En entrant dans le « lieu de l'autre », on entre dans le champ du particulier : après s'être perçu et vécu comme un « nous », le groupe découvre la dimension du « eux » et « nous », des univers particuliers, avec leurs spécificités (convictions, rites, croyances, pratiques singulières). Des sous-groupes distincts se retrouvent les uns en face des autres, dans une **logique de différenciation**. Et cela peut mettre mal à l'aise, provoquer des phénomènes de repli quand l'écart paraît important.

Lors d'une séance suivante, un travail est proposé autour des notions de « valeurs » et de « convictions » : certaines valeurs (solidarité, respect d'autrui, engagement...) constituent les aspirations communes de l'humanité, une certaine dimension d'universalité. Les convictions, et plus particulièrement les convictions religieuses, quant à elles, n'ont pas de portée universelle. Elles ne peuvent être imposées à tous sous peine de dictature. Seraient-elles pourtant de l'ordre de l'incommunicable ? Vouées définitivement à subsister dans des cercles fermés et étanches, pour toujours étrangers ?

Les convictions religieuses, avec toutes les dimensions symboliques et rituelles, les visons du monde qui les accompagnent, demandent à être **déchiffrées, interprétées, traduites** pour en rejoindre le sens profond, la signification pour une culture, un groupe particuliers. « *Croire la traduction possible jusqu'à un certain point, c'est affirmer que l'étranger est un homme, bref, c'est croire que la communication est possible [...], qu'il existe une sorte de consonance, en l'absence de tout accord.* » (P. RICŒUR, *Civilisation universelle et cultures nationales* dans *Esprit*, 29/10, 1961)

Des nœuds, des noyaux durs

À l'occasion de la séance consacrée à la transmission telle qu'elle se vit dans les familles, un contraste très frappant est souligné entre deux situations : d'une part, une volonté de transmettre des pratiques et des contenus explicites de foi religieuse (chez les personnes musulmanes du groupe); d'autre part, un souhait de transmettre essentiellement des valeurs et d'éduquer à l'esprit critique, au choix individuel et libre (chez la plupart des personnes belges d'origine belge, plus particulièrement encore chez une participante non-croyante en Dieu).

Ce contraste, générateur de tensions, a pu être quelque peu travaillé, sans pouvoir cependant en explorer tout l'arrière-fond.

Pendant la visite à la mosquée, des enfants participent à l'école coranique. Ils apprennent à psalmodier les sourates. C'est très joli.

Certains se disent pourtant interpellés : pourquoi ces enfants sont-ils à l'école le samedi, entre eux, plutôt que de participer à des activités mixtes comme le patro ? La communauté cherche-t-elle à les embrigader, les parents à les endoctriner ? Faut-il cautionner cette pratique perçue comme de type communautariste ?

Des parents musulmans disent devoir se défendre sans cesse sur ce point : leur souci est de transmettre à leurs enfants l'héritage culturel et religieux qui est le leur, de leur donner « des racines et des ailes » pour que leurs enfants puissent se situer eux-mêmes comme adultes plus tard. Cela nécessite un effort plus important en situation d'immigration, un travail sur l'identité qui n'est pas nécessaire de la même manière dans les pays d'origine⁴.

Cet élément de « travail sur l'identité » fait peur : pourquoi vouloir revendiquer ainsi sa différence et l'afficher ? La notion « d'envahissement » est citée, notamment à propos de la visibilité plus grande des foulards dans l'espace public.

Des éléments de mise en contexte sont proposés par les animatrices : la société occidentale a vécu un long processus de sécularisation qui a notamment eu pour conséquence de reléguer la religion dans la sphère privée. À bien des égards, la fin de la tutelle de la religion a été vécue comme une libération⁵.

La présence visible de l'islam dans l'espace public interroge à nouveaux frais le modèle de neutralité. C'est dans ce contexte qu'on peut entendre les craintes exprimées d'un « envahissement » par l'islam. D'autre part, des personnes musulmanes, citoyennes belges, ne pourront contribuer positivement à la construction d'une société commune que si elles se sentent reconnues dans toutes les dimensions de leur identité⁶.

Grâce au cadre sécurisant établi dans le groupe, à l'encadrement fourni par les formatrices et au temps consacré à un cheminement patient, des nœuds, des noyaux durs de la relation inter-culturelle ont pu être abordés. Le parti pris est de ne pas les esquiver et de **mener le plus loin possible les participants dans la compréhension des cadres de référence qui sont les leurs, et des contextes socio-historiques dans lesquels s'inscrivent les tensions.**

⁴ V. DELLA PIANA, *Éduquer en situation d'immigration. Expériences de formation en Éducation permanente et réflexions*, Namur, Cefoc, 2011.

⁵ J.-Cl. BRAU, *L'église au milieu du village ? Un long processus de sécularisation*, analyses 12 et 13, Namur, Cefoc, décembre 2011.

⁶ L'étude qui sera publiée en 2014 par le Cefoc approfondira ce questionnement.

Des défis à relever ensemble

L'un des objectifs principaux de ce dispositif de formation, élaboré en partenariat, est de contribuer à la construction d'un meilleur vivre ensemble : nommer et travailler les éléments particuliers qui peuvent dérouter, permettre d'en débattre même s'ils touchent des zones plus sensibles, crée les conditions d'un respect en profondeur et la capacité de se mobiliser ensemble pour relever des défis communs.

La dernière étape du parcours sur le thème de la transmission a consisté à pointer ce qui semble être les enjeux essentiels et communs dans la société occidentale d'aujourd'hui. Grâce à l'apport d'un article⁷, le constat est posé d'un individu-acteur devenu hyper-responsable des choix qu'il fait, livré à lui-même devant la complexité du monde, comme si tout dépendait de lui, comme s'il n'était pas d'abord inscrit dans une histoire et dans un contexte social. Le problème ne serait pas du côté des contenus transmis, ni de la rapidité des changements qui marquent nos sociétés. Il serait davantage du côté d'une solitude vécue pour les affronter, pour tracer son chemin dans la complexité. Des défis à relever ensemble seraient dès lors de recréer du lien social, mais aussi de transformer l'école, d'en faire un lieu décloisonné du reste de la société, qui puisse être un correctif aux inégalités vécues, un lieu d'apprentissage réel du vivre ensemble.

Effets et limites d'un parcours de formation

Au terme d'une formation de deux années, d'un parcours co-construit, quels résultats peut-on constater chez les participants ? Quels déplacements nomment-ils eux-mêmes ? Et quelles limites peut-on noter par rapport aux changements visés ?

Un changement de regard

Le premier résultat pointé par plusieurs participants est le changement de regard : d'une vision de « l'autre » stéréotypée, généralisante, véhiculée par les médias ou le discours commun, un tel parcours permet de passer à la rencontre personnelle, empathique et bienveillante. Si certains aspects restent incompréhensibles voire incommunicables, le croisement des récits et des expériences a permis de se reconnaître dans une commune humanité. Comme l'écrit Ricœur, « *l'homme est un étranger pour l'homme, certes, mais toujours aussi un semblable.* »⁸

Néanmoins, les crispations autour de l'islam, de son affirmation plus forte et de sa présence plus massive à Bruxelles ont marqué l'ensemble des échanges. Le sentiment « d'invasion » par l'islam a été plusieurs fois évoqué. Les participants musulmans se sont par moment sentis sur la défensive, amenés à répondre à des questions cent fois entendues. Comme le note une participante, si le partage et le lien individuel sont enrichissants, le passage à la dimension collective, le changement de regard sur l'ensemble d'un groupe culturel n'en est pas pour autant automatique.

Les zones sensibles

Dès le départ du cheminement du groupe, certains sujets ont été identifiés comme sensibles, à approcher « doucement ». C'est le cas par exemple de la question du voile et du rapport des religions à l'homosexualité. Margalit Cohen-Emerique parle, à propos de ces thématiques qui suscitent souvent des incidents critiques ou « chocs culturels » de « zones sensibles de la relation interculturelle »⁹.

Touchant au rapport au corps et à l'intime, ces questions demandent à être abordées avec rigueur et méthode, sous peine de blesser les personnes ou de reproduire des conversations de type « café du commerce » très peu formatives. Lors de la réunion d'évaluation, le groupe a souhaité, s'appuyant sur la confiance réciproque élaborée au fil du temps, consacrer un temps

⁷ V. HERMAN, *On ne peut pas ne pas transmettre*, dans *Atout sens*, n°9, décembre 2012, pp.6-7.

⁸ P. RICŒUR, *Civilisation universelle et cultures nationales* dans *Esprit*, 29/10, 1961.

⁹ M. COHEN-EMERIQUE, *Pour une approche interculturelle en travail social. Théorie et pratiques*, Coll. *Politiques et interventions sociales*, Rennes, Presses de l'École des Hautes Etudes en Santé Publique, 2011, pp. 187-214.

de formation particulier à ces deux thématiques, à partir de l'écoute des un(e)s et des autres¹⁰.

L'apport des différents courants religieux et philosophiques pour un changement social

Lors d'une réunion d'évaluation, une question est posée : en quoi les religions et courants philosophiques peuvent-ils constituer des apports pour transformer la société d'aujourd'hui ? Quels éléments de la conviction de « l'autre » apparaissent comme enrichissants, intéressants pour un meilleur vivre ensemble en société ? En elle-même déjà, la question étonne : au lieu de voir la diversité, la présence de « l'étranger », au mieux comme une réalité dont il faudrait bien s'accommoder, au pire comme un problème à surmonter, elle est ici envisagée comme un apport potentiel, une richesse pour la vie en société.

Les participants relèvent notamment les éléments suivants :

- la pensée occidentale, marquée par la présence historique du christianisme, a développé l'esprit critique, la capacité d'interroger jusqu'aux traditions religieuses elles-mêmes. Cette compétence est utile dans un monde où la pensée unique pourrait bien écraser toute forme de particularité ;
- l'islam, en proposant le rythme des cinq prières journalières, développe une autre relation au temps : ce n'est pas la course à la rentabilité, l'urgence du « faire » qui est au centre mais les temps d'arrêt. Cette conception pourrait bien offrir une alternative à nos sociétés « malades du temps »¹¹ ;
- la force douce et vive des femmes musulmanes telles qu'elles ont été perçues par le groupe représente une chance pour les générations futures.

Conclusion

Quels enseignements retenir de ce parcours de formation ? Initier un tel cheminement de groupe n'aurait pas eu l'opportunité de se concrétiser sans s'appuyer sur une relation interpersonnelle. C'est, par ailleurs, une démarche qui se co-construit dans le temps et qui est ancrée dans l'expérience de vie des participants. Ainsi le point de départ de la formation n'est pas le débat d'idées ni la confrontation des points de vue : la démarche ne prend pas comme porte d'entrée les convictions comme telles, mais plutôt un partage de vécu entre des personnes. Les convictions sont ensuite explorées comme des manières différentes dont les individus et les communautés cherchent à traverser les questions de sens qui se posent à eux.

Toutefois, ce faisant, la confrontation n'est pas évitée. Elle aurait sans doute pu aller plus loin, et ce sera le cas, avec le même groupe, dans des débats ultérieurs sur « les questions qui fâchent » telles que le port du voile et l'homosexualité.

Dans cette manière de faire, les convictions sont envisagées comme des « réservoirs de sagesse » aptes à nourrir l'engagement personnel et collectif, au sein d'une société commune, avec tous ses défis à relever ensemble.

À côté de ces défis communs existent bel et bien des enjeux plus spécifiques, liés à l'appartenance à l'un ou l'autre groupe social. Ainsi, un défi pour des musulmans en Occident est celui d'être reconnus comme citoyens à part entière. Pour d'autres, le souhait serait de passer d'une relation et d'un partage avec des individus musulmans à une dimension de reconnaissance plus collective qui ne va pas de soi. De telles rencontres en petits groupes permettent aux différents participants de passer d'une envie de « connaître l'autre », d'une curiosité bienveillante à une progressive reconnaissance mutuelle basée sur une citoyenneté égalitaire. Dans une société démocratique, seule cette reconnaissance pleine et entière est garante d'un engagement collectif pour rendre notre monde commun plus humain.

Laila Amahjour et Véronique Herman

¹⁰ Deux rencontres supplémentaires du groupe ont été programmées pour aborder ces thématiques sensibles.

¹¹ M. COMPÈRE, *Fractures temporelles, malaise existentiel*, analyses 10 et 15, Namur, Cefoc, 2010.